

Marseille: Des gynécologues repensent leurs pratiques après #MeToo et #PayeTonUtérus

5-6 minutes



Un gynécologue et sa patiente (illustration). — *CORDON PRESS/SIPA*

- Le collège de gynécologie médicale Marseille Provence a organisé une journée de formation autour de la femme et du gynécologue dans la société.
- Après avoir été mis en cause, les gynécologues entendent proposer un nouveau mode de relation patient/médecin et faire évoluer la formation des praticiens.
- Invité de cette journée, le sociologue Raphaël Liogier place le débat dans la continuité de #MeToo, considérant qu'il faut mettre un terme à une vision virile de la gynécologie, comme instrument de la domination masculine.

Des témoignages sous le hashtag [#PayeTonUtérus](#), cette gynécologue de [Marseille](#) n'a pas attendu d'en lire avant d'entendre, dans son cabinet, les actes ou paroles sexistes qu'avaient pu connaître ses patientes dans leur suivi médical. « Ce qui nous a surpris en revanche, c'est l'ampleur », reconnaît Julia Maruani, présidente du collège de gynécologie médicale Marseille-Provence, qui réunit 160 praticiens adhérents. Et si elle réfute certains termes du [rapport](#) du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, paru en juin dernier, elle entend le besoin d'améliorer le rapport patientes/soignants.

D'où cette journée de formation organisée vendredi sur ce thème : « Quelle évolution pour les femmes, les gynécologues et les hommes après 2017-2018 ? » Vaste programme... auquel le sociologue Raphaël Liogier apporte un éclairage sur la masculinité post [#MeToo](#), qui ne devrait pas manquer de lever quelques tabous chez les hommes praticiens. Quand la gynécologue Julia Maruani refuse une certaine terminologie, comme « l'utilisation du mot pénétration pour mettre en place un spéculum », l'auteur de [Descente au cœur du mâle](#), paru aux éditions Les liens qui libèrent, ne révoque pas ce mot. « Ce n'est pas un acte sexuel, mais c'est un acte sur le sexe, explicite-t-il. C'est une relation au cœur de l'intimité. Elle a beau être scientifique, cela n'existe pas une relation neutre. »

Après l'égalité des sexes, l'égalité des corps

« Dans le mouvement Metoo, on n'a pas parlé de gynécologie, alors que c'est le laboratoire, s'étonne ainsi Raphaël Liogier. Avant de s'exercer du point de vue juridique et économique, la domination masculine s'est exercée sur le corps de la femme. La gynécologie va se construire comme un instrument de contrôle du corps des femmes. A l'origine, c'est ça : soigner l'utérus des femmes, au cœur de ce qui est supposé être pathologique, pour contrôler le sexe. La gynécologie, c'est le bras armé de cette soumission avec l'homme qui examine. »

A l'écouter, l'[égalité](#) des corps serait ainsi le dernier bastion de lutte, après l'égalité juridique des sexes et l'égalité économique. Est-ce à dire qu'être homme et gynécologue est devenu incompatible ? Raphaël Liogier est plus malin que cela. Il oppose non pas homme et femme, mais une vision virile, masculine d'une médecine qui se penserait comme celle de « celui qui sait face à celui qui ne sait pas », et qui selon lui « est absolument incompatible avec une gynécologie moderne ». Et de faire remarquer que, à l'image de certaines femmes de pouvoir, des gynécologues femmes ont pu intégrer ce « rapport à la virilité du médecin/sachant. »

« Les patientes qui ont pris possession de leur choix »

Cet appel au changement à la relation du patient/médecin est finalement au cœur de la réflexion proposée par le collège de gynécologie médicale Marseille-Provence. « Nous avons voulu faire passer le message aux médecins que parfois, à notre insu, on peut avoir une phrase déplacée, pour que les patientes aient ce vécu-là, poursuit Julia Maruani. On ne forme pas suffisamment les médecins à la communication, à l'écoute du choix des [femmes](#). Ce que veulent les patientes, c'est une vraie écoute sur leurs choix, et que les décisions sur leur santé soient prises en accord avec elles. » Depuis un ou deux ans, la gynécologue voit ainsi « des patientes qui ont pris possession de leurs choix », qui d'emblée se positionnent par exemple contre la [pilule](#), pour tel stérilet, ou qui n'hésitent pas à dire qu'elles ne veulent pas, ce jour-là, d'examen gynécologique.

« C'est une bonne évolution, affirme le Dr Julia Maruani. La difficulté vient si le choix de la patiente va à l'encontre du soin, dans le cas par exemple où une femme ayant des règles très abondantes voudrait un stérilet au cuivre. Mais si on a une bonne relation de soin, elles comprennent nos justifications. »